

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Plain-champ

Jacques Brault

Volume 28, Number 6 (168), December 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31094ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brault, J. (1986). Plain-champ. *Liberté*, 28(6), 64–72.

Ô SAISONS, Ô CHÂTEAUX

JACQUES BRAULT

Plain-champ

Que penser de ce débat lassant, bruyant (hi-han), qui au fil des saisons oppose les naturels et les culturels? Je vais, très chers, tâcher de ne pas mettre mon grand nez entre l'arbre et l'écorce. Mais la tentation est forte. Disons que je risque un poil du nez. Néanmoins, *mon sentiment reste confus; nature? culture?* les deux ne font-elles pas la paire? Si parfois la querelle ne semble que de mots, c'est qu'il y a mal-donne sur cette fameuse nature; elle a depuis longtemps perdu sa virginité. Les jungles de Bornéo ou d'Amazonie, on les a filmées en couleur-calendrier, et les fonds d'océan, les steppes, les déserts, les cavernes, les cratères, les pics glacés comme des gâteaux de mariage, bref je ne connais que nature «cultivée». Cet emprunt au vocabulaire des sorciologues manifeste bien ce qui me hérisse dans les arguments des pour et des contre, qui pourraient se résumer à ce souvenir de Valéry: «Un jour qu'ils discutaient dans le Grenier, Zola dit à Mallarmé qu'à ses yeux, la merde valait le diamant. — Oui, dit Mallarmé, mais le diamant, c'est plus rare». Les marchands se sont avisé de la chose et ont décidé de vendre la nature à prix cher en la raréfiant. Vous désirez, dans cette artère «de prestige», laisser votre voiture à l'ombre d'un arbre authentique? Allez-y, mais n'oubliez pas le parcomètre, juste là, sous la première branche à droite. On s'étonnera ensuite que nous en soyons venus à contempler la nature comme les vaches regardent passer les trains.

Il me semble, très chers, que vos airs de commi-sération me mettent en garde. Oui, c'est vrai, j'ai déjà perdu le fil. Mes grosses bottines de flâneur m'ont conduit à une espèce de plage des Galapagos envahie de pachybedaines mollusquement flasques et luisantes comme des œufs fraîchement pondus. O Grand Cro-Magnon, ramène-moi sur l'autoroute de la culture! Je disais donc (en fait, je ne disais rien) que la nature n'est qu'humaine fiction — et commerce rentable. Quant à la culture, les cultivés n'aiment rien tant que la définir. Par exemple, Lévi-Strauss: «toute culture peut être considérée comme un ensemble de systèmes symboliques au premier desquels se place le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science et la religion.» J'admire le caractère exhaustif (et le joli «desquels») de ce propos. Rien n'échappe à la culture, n'en déplaise aux écolos et aux granolas qui dansent le casse-pinottes sur une musique d'apocalypse. Ainsi, je m'en allai un jour de vent marin et salubre, c'était en l'Île-du-Prince-Edouard, à la cueillette des fraises sauvages. On m'assurait qu'à l'orée de la forêt il y en avait à profusion. Je plaignais, chemin faisant, les pauvres naturalistes qui suent sang et eau pour faire pousser des fraises «biologiques» en des jardins couverts de fumier. Ils ignoraient tout de la saveur naturellement naturelle de cette petite baie rouge vif et plus timide qu'un faon. D'abord, je ne vis que de hautes herbes, assez hostiles, et des buissons d'épineux. De sous ma sandale, soudain, jaillit sur mon orteil une goutte vermeille. Joie! j'en avais trouvée une — écrasée. La cueillette est naturelle; l'agriculture, évidemment, est culturelle. J'étais en pleine nature. Je cueillis. Accroupi, agenouillé, allongé, percé de tiges raides, griffé d'épines, qu'à cela ne tienne, je cueillais et recueillais. Le naturel se doit à la patience. Et à l'endurance. Pour une fraise, il y avait mille moustiques. J'accueillis ce supplice au nom de la sainte nature. Mes doigts rougissaient à vue de fraise et mon dos enflait à vue de moustique. Je sortis de là avec un petit bol de fruits et une démarche de bossu stigma-

tisé. La fièvre m'empêcha de dîner; la famille trouva le dessert exquis. Lorsque, plus tard, on me suggéra d'aller à la cueillette des framboises sauvages, une angoisse toute naturelle me flanqua une crise d'urticaire.

Mes considérations, comme toujours, sont assez mélancoliques. Dans un monde faux jusqu'au trognon, je ne vois guère où peut se trouver la «vraie vie», comme disent les imbéciles bien-pensants et malfaisants. Parfois je tombe en arrêt devant un petit bonheur; témoin, ce beau *haïku* de Célyne Fortin:

*à la mi-été
quand lèvent les haricots
où vont nos amours*

Pour qui les a observés, les haricots en effet sortent de terre de façon curieuse; on dirait de minuscules têtes d'autruches qui se décident à regarder en face notre triste réalité. C'est une plaisanterie de la nature non domestiquée, celle qui ne se prend pas pour une autre et qui demeure invendable, même idéologiquement. Il faut lire les philosophes pour se rendre à l'évidence: nous avons horreur de la nature comme celle-ci a horreur du vide. Dure, brutale au besoin, dépensière, imprévisible, la nature se passerait volontiers de l'humain. Comment voulez-vous qu'un volcan s'émeuve de nos passions supposément brûlantes? Nous avons été rapidement jaloux de cette belle impassible. Nous l'avons cultivée à outrance, l'obligeant à se nier comme porteuse de mort et de nonsens. Dans les champs de culture industrielle les haricots, avant d'être mis en boîtes, s'ébahissent sous une douche de fongicide-pesticide-insecticide. La culture est prévoyante et thésauriseuse.

Oui, très chers, j'ai l'esprit quelque peu chagrin quand je songe à l'immense perte de plaisir que représentent nos attentats contre la nature inculte. Vous me gronderez en vain, arguant des bienfaits de la civilisation. Je ne préfère pas la bouse de vache à l'asphalte. Je déplore qu'on ne laisse pas aller les choses — et les gens. Quel humoriste conseillait, pour plus de salubrité, de bâtir les villes à la campagne? On a

bien ri, et on l'a pris au sérieux. Voyez ces agglomérations baptisées «lieux de villégiature». On y campigne à tour de bras. Vous ai-je conté mon séjour à Venise-en-Québec? O gondola mia, il fut bref. J'arrivai par nuit noire comme un âne en peine. Je relevais de maladie et on m'avait invité à refaire mes forces. Durant le trajet en autobus, j'avais admiré, se découplant sur le ciel sombre, l'ombre de grands arbres, et entre des masses indéfinissables les luisances d'une eau tranquille. Je me promettais un peu de paix et beaucoup de sommeil, des promenades bucoliques et des rêveries amicales au bord du lac. Je déchantai dès le début. Comment trouver la roulotte numéro 118,273-A au milieu de cette mégapolis bicoqueuse? Je me faufilai de profil dans une ruelle jonchée de détritrus, envoyai valser des boîtes de sardines et de sauce tomate, écrasai la queue d'un chat et le museau d'un chien, ce qui déclencha une bagarre, de fenêtre à fenêtre, entre les propriétaires des animaux qui eux-mêmes s'étrippaient dans mes jambes. Mes amis inquiets m'attendaient sur le pas de la porte, c'est-à-dire dans l'arrière-cour du voisin de droite. On me pria d'entrer, ce que je fis prestement, pour me retrouver dans un cagibi où un gorille buveur de bière, poil hérissé, gueule écumante, me considéra, entre deux grattouilles au bas-ventre, comme une atteinte aux bonnes mœurs. On me ramena bien vite à la raison. J'étais allé trop vite, me retrouvant chez le voisin de gauche. On m'offrit une tasse de thé brûlant. J'allais boire quand un scrouitch monstrueux me fit renverser du liquide sur le genou de mon hôtesse; elle hurla de douleur, provoquant à des kilomètres à la ronde un concert d'imprécations. Comment aurais-je pu deviner que les voisins d'en arrière étaient des amateurs nocturnes de cornichons et de céleri? J'allai me coucher en rampant — et en grim pant car on m'avait assigné une place juste sous le toit. Le lendemain, je m'étais attablé pour le petit déjeuner; soudain bondirent dans mon assiette deux tartines trop grillées à mon goût. Le voisin d'en avant encadra dans le hublot ses moustaches de phoque en crachot-

tant: «T'aurais pas vu mes toasts?» J'en avais assez vu et entendu; la nature humanisée me sortait par les yeux et les oreilles. Je m'en fus, agonisant et me remémorant par manière d'ironie un passage de Genevoix sur le «grand silence solognot fait de mille inquiétudes animales». L'animal, pour l'heure, c'était moi qui m'étais laissé piéger en un désert de nature cultivée que la mort elle-même n'oserait visiter. Après des heures d'errance, de cuisines en salons, je parvins à une route auprès de laquelle la rue Sainte-Catherine a l'air d'un sentier de chèvres. J'avais faim. J'entrai dans un restaurant qui annonçait vue plongeante sur le lac et brochettes de perchaude au mercure. Près de la table, une plante verte, étrange, attira mon regard. J'aime toucher les végétaux, les sentir palpiter sous mes doigts. Je tâtai une feuille, machinalement. Et se produisit l'in vraisemblable: j'étais mordu, je le jure; l'objet de plastique s'assortissait d'un mécanisme qui mimait les mouvements des plantes carnivores. En guise d'apéritif je suçai mon pouce endolori, me félicitant de ne pas avoir eu affaire à un bananier de cette maudite espèce. Puis je tournai la tête vers la baie; l'eau était couverte d'huile, d'essence, de mousse verdâtre. Je ne me serais pas étonné si le soleil s'était dégonflé ou si le vent avait eu des ratés de moteur. Je ne suis pas rousseauiste pour deux sous, mais là vraiment, je versai un pleur amer sur la nature trafiquée avec une démente sans pareille.

Tenez, très chers, si ça ne vous offusque pas trop, je passe à l'anglais en citant Aldo Leopold, écrivain méconnu, un Thoreau moderne et qui, par un humour suprême, mourut en combattant un feu d'herbes sur la ferme d'un voisin: *What a thousand acres of Silphiums looked like when they tickled the bellies of the buffalo is a question never again to be answered, and perhaps not even asked.* Au fond de la conscience écologique repose une idée simple et tournée en ridicule par les maîtres-culturistes de la pensée en conserve: la préservation de l'environnement naturel ne vise qu'à maintenir vivante l'harmonie entre les humains et la terre nourricière. Mais, plasti-

fiés jusqu'à l'os, nous nous émerveillons de faire pousser sur l'appui d'une fenêtre trois tiges de persil et deux feuilles de salade dans une solution saturée d'engrais chimique. La chose resterait anodine si elle ne constituait pas le microcosme d'une civilisation aussi prétentieuse qu'aberrante. Notre pensée culturelle n'est, en fin de compte, que technicienne. Voilà que je vitupère comme un prédicateur rural; je vous épargnerai, très chers, mon couplet sur les clubs de chasse et pêche, triomphe de la nature abêtie.

Donc, il n'y a pas, il n'y a plus de nature naturelle. Prenons-en acte. Ville ou campagne? C'est du pareil au même. On aménage déjà les aires récréatives de l'an 2000. J'écoute le murmure navré de Jaccottet: «Aujourd'hui, je dirai seulement de ce jardin que j'y ai vu, d'année en année, la lumière circuler comme un enfant qui jouerait.» Certes, citadin de naissance, je connais la lumière des rues, toutes les lumières de la rue, et la douceur naïve, l'illumination d'un court répit, l'espoir innocent du matin qui trotte par les trottoirs encore endormis alors que sur les toits s'allongent les ombres légères d'un soleil tout neuf. J'aime la ville, lieu qui a sa dimension poétique et mythique. Ce dont j'ai horreur, c'est la fausse campagne et la nature dénaturée. Irons-nous au bord de la mer? Jamais, au grand jamais! Je suis allergique aux marées noires de monde, aux fourmis motorisées, aux transistors sanctifiés, aux déchets nucléaires, à la mousse des détergents, aux tessons, aux crottes de chien, aux intellectuels en caleçon de bain et qui jouent les Monsieur Muscle en vous jetant du sable aux yeux. La culture en vacances, c'est comme la peste: une mort-aux-rats. Tous les domaines «Flamingo» en regorgent. J'aime mieux mon balcon en ville et qui donne sur un autre balcon. Parlant de balcon, je me souviens que naguère je fus victime de notre chère culture technicienne. Un locataire de la rue voisine avait deux chiens. Bon, c'est de mode. Mais ces deux chiens sortaient sur leur balcon (face au mien) aux premières lueurs du jour et se livraient ponctuellement à une querelle de ménage. L'été, je

fermais la fenêtre au risque de cuire à l'étuvée. Peine perdue. Je me décidai ; j'allais enguirlander mon tortionnaire. Lorsque je débouchai dans la rue voisine, où je n'avais jamais mis le pied, quelle ne fut pas ma stupéfaction. Chaque maison ressemblait aux autres à s'y méprendre. Je me mépris. Par trois fois. Je réveillai d'abord un barman qui faillit me servir une raclée. Puis un vendeur d'aspirateurs qui faillit me vendre un tapis. Enfin, une brave mère de famille qui me prit en pitié et faillit m'arracher les entrailles en me forçant à goûter sa compote de pruneaux. Les deux chiens s'entredévoraient toujours. Je déménageai. Ma voisine de pallier gardait trois chats siamois que je rencontrai dans le couloir et qui me dévisagèrent en se pouléchant les babines. C'est ainsi que peu après j'élus domicile à la campagne. Où mon voisin a bâti un poulailler. Où règne un coq horriblement matinal. Je m'arrête pour souffler pendant que je le peux encore.

Où aller, très chers, en un monde entièrement voué à l'humain? Sartre, quelque part, parle de notre contingence individuelle et de notre historicité primordiale. Ces réflexions hautement culturelles s'achèvent sur une phrase qui longtemps m'occupait l'esprit: «Ce n'est pas assez de dire qu'on naît pour mourir; on naît à la mort.» Voilà une parfaite définition de l'ordre naturel. Sauf que la nature ne se plaît pas à inventer ces mille petites morts crasseuses que nous inflige la promiscuité. Serais-je misanthrope? Oui, je crois. *Homo homini lupus...* ce vieux proverbe, trop souvent avéré, ne m'enchanté pas. Je regarde en hiver les oiseaux qui viennent à la mangeoire près de la maison. Ils se chamaillent pour une nourriture qui leur est essentielle. A la fin, nul blessé sur la neige, nul mort dans son sang. Chacun arrive à trouver sa pitance. Ils n'agissent pas ainsi par culture mais par nature. Ils ne se polluent pas les uns les autres; ils se laissent être, tant bien que mal. Nous, les humains, les supérieurs, nous rêvons encore d'une société qui serait réglée, protégée scientifiquement. Toute libération du milieu naturel accentue la mar-

que du collier, comme il est montré chez La Fontaine, c'est le prix à payer pour que s'accomplisse dans le comportement humain un équilibre entre l'ordre physique et l'ordre psychique. Opposer nature et culture, c'est s'opposer à soi-même, c'est domestiquer le loup. Je marche par ma campagne, à pleins champs, je rumine ces pensées acides au goût de pomme sauvage — et je ne sais plus.

Je savais dans ma prime jeunesse. Avec les gamins du quartier je quittais notre ruelle sordide pour l'enchantement d'un lieu un peu irréel et qui s'appellait encore le Parc Jarry. Passé le vieux kiosque à musique s'ouvrait l'aventure, des arbres sans soin, des herbes folles, un ruisseau négligé où nous pêchions les écrevisses. Nos mères nous pourvoyaient d'un goûter généreux, d'abondantes recommandations. Oui, quel imaginaire nous attirait alors, quelle utopie nous portait à la rencontre de ce que nous tenions pour primitif? La créativité n'est pas un travail; elle assouvit un désir plutôt qu'un besoin. Quelqu'un en nous survit à tous nos massacres méthodiques, aspire à l'insouciance, à la prodigalité et, hors du savoir certifié, fait libre mouvement vers l'humilité intellectuelle consistant à consentir que l'assise du moi, ce soit autrui, que la «vraie vie» ne soit présente qu'à raison d'être reconnue comme autre vie. Voilà ce que suggère la nature humiliée à la culture conquérante.

Très chers, me fais-je bien comprendre? Moi-même, je doute d'y voir clair. Les livres où je me suis usé les yeux ne peuvent rien là-dessus. Je grapille des citations, comme des confidences amicales. Ainsi Laborit: «Je souhaite une culture faisant l'école buissonnière, le nez barbouillé de confiture, les cheveux en broussaille, sans pli de pantalon et cherchant à travers les taillis de l'imaginaire le sentier du désir.» La pollution par excellence, je la décèle dans notre langage qui s'abuse sur les choses du monde, comme si nommer dispensait de connaître. La nature m'enseigne ceci: résister à la transposition; être là; occuper l'espace; être plusieurs; ensemble, pour et contre; non

pas confondus, mais emmêlés. Au mur de la pièce où je vous écris une photo me renvoie l'image de mon petit-fils et de moi qui marchons dans le plain-champ d'un silence mélodique. Nous apparaissions de dos, main dans la main; il porte mon chapeau de paille enfoncé jusqu'aux oreilles; les foin's grâciles de juillet me montent aux genoux; nos visages absents éclairent l'horizon des collines qui font la sieste. Nous sommes heureux sans qu'il y paraisse; nous sommes au naturel. Nous sommes deux.

Une fois de plus, je m'en vais, très chers, je me quitte, je m'oublie. La solitude à la campagne ne m'effraie pas. Ni la dureté de la nature. Il faut périodiquement se mesurer à la terre, humus et gravier, s'étendre de tout son long sur le dos de la porteuse infatigable, y renouveler son empreinte qui n'est ni de soumission ni de rébellion. Qui est écoute, non de soi-même, mais, en soi-même, du monde, cette étrangeté. Quand vous écrirai-je à nouveau, très chers, ailleurs déjà, que vous écrirai-je, à qui l'écrirai-je? Adieu, je vous embrasse par cet espace plan et qui chante tout uni, par ce vent qui se lève chargé de pluie et m'emporte.